

Ces enfants d'ailleurs : des adultes au Canada

Sophie Bastien

Royal Military College, Kingston, Canada

Parmi la littérature dite facile, destinée à un large lectorat, se trouvent parfois des œuvres étonnantes par la densité de leur contenu et par leur caractère instructif. Comme le note Andrée Poulin (19), c'est le cas pour la fresque romanesque intitulée *Ces enfants d'ailleurs*¹, de la Québécoise Arlette Cousture², où la simplicité formelle intègre un fond substantiel. Celui-ci mérite même une étude universitaire, selon Chantal Savoie (37). Nous espérons ici lui rendre enfin ce qu'il mérite, en partie du moins. Vu qu'il a surtout à voir avec la problématique migratoire, il nous apparaît naturel de l'aborder sous cet angle, dans le cadre du présent collectif. Après avoir exposé un résumé succinct du roman, nous nous pencherons sur le contexte historique qui donne lieu au phénomène migratoire. Nous examinerons ensuite comment s'élabore ce phénomène, dans la trajectoire des trois personnages principaux que nous analyserons successivement.

La fresque que constituent *Ces enfants d'ailleurs* se compose de deux tomes, parus respectivement en 1992 et 1994³. Le premier a pour complément de titre *Même les oiseaux se sont tus*, et le second, *L'Envol*

¹ Elle ravit la faveur du public au point de susciter une transmodalisation pour le petit écran; la mini-série qui en découla fut diffusée en 1997 et 1998.

² Elle est l'auteure notamment d'un best-seller antérieur, la saga *Les Filles de Caleb* (1985-1986), qui s'imposa lui aussi à la télévision.

³ Dans leur édition originale, les deux tomes sont publiés à Montréal chez Libre expression. Ils sont réédités en 1993 et 1995 respectivement, à Saint-Laurent chez Club Québec loisirs; puis à Paris, chez Albin Michel en 1994 et 1995, et à la Librairie générale française en 1996 et 1997. Leur réédition la plus récente paraît chez Libre expression en 2003.

des tourterelles. L'ensemble totalise plus de mille pages, qui se divisent en dix grandes parties chronologiques, elles-mêmes subdivisées en une dizaine de chapitres courts. Le récit porte sur la famille polonaise Pawulska⁴, qu'il suit pendant trente ans, de 1939 à 1969. Il s'agit d'un milieu familial catholique, très cultivé et assez bien nanti, où les deux parents sont professeurs de haut niveau : le père enseigne l'histoire à l'Université de Cracovie, et la mère, la musique à domicile. Impliqués dans la Résistance, ils se font tuer par les Nazis en 1945; dans l'économie narrative, moins du cinquième du récit s'est écoulé lorsque survient cet événement. Dans sa majeure partie, la diégèse se concentre donc sur la fratrie orpheline : les frères Jerzy et Jan, ainsi que leur sœur Élisabeth. Elle présente l'immigration canadienne de ces jeunes adultes au sortir de la Seconde Guerre mondiale, et la vie qu'ils mènent dans leur nouveau pays au cours des décennies subséquentes.

La souche polonaise

Sur le vécu polonais des enfants Pawulscy, retenons d'abord que tous sont d'habiles musiciens. Jerzy, l'aîné, nourrit en outre une passion pour le travail agricole qu'il effectue chaque été de son adolescence. Intrépide, il n'a que dix-sept ans quand la guerre éclate et qu'il décide de partir au front, avec un patriotisme sincère pour, dit-il, « notre » Pologne (I, 50). Deux traits ressortent jusque là, qui le poursuivront longtemps : l'âme paysanne et l'affection filiale envers son pays. Beaucoup plus tard, effectivement, il cultivera une vaste terre dont il sera fier, mais dans une contrée étrangère qui lui fera ressentir le manque propre à l'expérience de l'exil. Quant à eux, Élisabeth et Jan restent chez leurs parents pendant la guerre et participent à la Résistance : Élisabeth transporte illégalement des missives, achemine de l'information; et Jan, qui souffre particulièrement de la famine, vend du charbon au marché noir pour se procurer de la nourriture. L'objectif de leur mission

⁴ En polonais, la terminaison des patronymes varie en genre et en nombre, comme l'explique Cousture dans son avant-propos (I, 13 : nous indiquons les références à *Ces enfants d'ailleurs* par le numéro du tome suivi du numéro de la page).

respective préfigure, en quelque sorte, leur avenir à long terme. En effet, Élisabeth continuera sa fonction de médiatrice, mais en tant qu'enseignante, pendant que son puîné s'épanouira dans le commerce alimentaire, comme si l'abondance de victuailles, à laquelle il sera ainsi exposé, pouvait suppléer aux privations qui ont carencé son enfance.

La jeunesse et les années de guerre ne déterminent pas que le domaine dans lequel choisiront de travailler Jerzy, Élisabeth et Jan. Elles sont aussi marquantes sur le plan affectif. À cet égard, nous avons souligné que Jerzy entretiendra son sentiment national avec ferveur et fidélité, après son immigration. Chez Élisabeth et Jan, les conséquences sont plus personnelles. C'est ensemble qu'ils survivent à la guerre, l'un grâce à l'autre, dans une dépendance réciproque, tant physique qu'émotionnelle. Même lorsqu'ils deviendront – au Canada – des adultes psychologiquement mûrs, matériellement prospères et socialement reconnus, ils conserveront une extraordinaire proximité. Chacun d'eux aura beau faire une rencontre amoureuse, s'investir dans une relation de couple et avoir un enfant, leur lien fraternel perdurera avec une qualité irréductible. Jerzy s'en verra pratiquement exclu, parce qu'il est absent pendant leurs pires épreuves, c'est-à-dire celles traversées en Europe. Il ne pourra jamais accéder à la compréhension mutuelle que partagent son frère et sa sœur.

Jerzy, le paysan conservateur

Une fois la guerre terminée, Jerzy revient à la résidence familiale, pour apprendre la mort de ses parents et la disparition de Jan et d'Élisabeth, qui ont fui pour avoir la vie sauve. Il se retrouve désormais sans attaches, entreprend alors d'émigrer et aboutit au Canada. Dans le premier train qu'il prend en arrivant au pays, il fait la connaissance d'Anna, une jeune femme née au Canada de parents polonais propriétaires d'une ferme manitobaine. Après quelques temps passés à Toronto, il part à sa conquête, au Manitoba. Il faut dire qu'elle possède au moins deux atouts considérables pour lui plaire : son ascendance et sa langue polonaises d'une part, et son mode de vie rural d'autre part. Ne sont-ce pas là des conditions essentielles au bonheur de Jerzy? Quoi qu'il en soit, il se marie avec

Anna et prend possession de la ferme maraîchère de ses beaux-parents. D'une vaillance opiniâtre, endurcie par les coups de l'adversité qu'il a subis, il acquerra plus de territoire et de confort, au fil des ans.

Par ailleurs, dans le foyer qu'il fonde avec Anna, la langue maîtresse est le polonais. L'anglais figure comme langue seconde; Jerzy le maîtrise forcément puisqu'il combattit sous commandement britannique, comme nombre de Polonais dans la réalité, et une fois blessé, il fut démobilisé en Angleterre où il passa trois ans. Le français, qu'Anna ne connaît pas, constitue la troisième langue qu'il parle avec ses enfants. Vingt ans après son implantation au Canada, Jerzy demeure un expatrié nostalgique qui rêve sans cesse d'un « retour au pays natal »⁵ – où ses enfants feraient de solides études supérieures, pense-t-il. Mais ceux-ci, comme sa femme, sont nés en terre canadienne et y ont pris racine. Ils n'approuvent pas le projet que chérit leur père. Lui veut néanmoins le leur imposer, mû par une mentalité passiste. C'est dans cette atmosphère pour le moins conflictuelle qu'un jour, il commence à héberger un ouvrier polonais. Flagorneur, ce dernier sait créer une connivence avec lui et gagner sa confiance. Résultat : il lui volera tout son argent laborieusement épargné et le trahira « dans le fondement même de ses croyances » (II, 273-74). L'extrême déception de Jerzy vis-à-vis de ce compatriote est à la mesure de l'idéalisme qu'il nourrissait pour son peuple. Son désir de rentrer en Pologne s'en trouve éteint, déduit-on; du coup, son autorité patriarcale en reçoit une leçon d'humilité.

Jan, le citadin tourné vers l'avenir

De leur côté, Jan et Élisabeth immigrent au Canada, eux aussi. Ils arrivent à Montréal où les attend, avec une chaleureuse solidarité, un couple polonais immigré depuis la Première Guerre mondiale et propriétaire d'une épicerie. « Mon nom, c'était Wawrow, se présente l'homme. Mais ici on m'appelle Favreau. C'est plus facile à retenir » (I, 285). Son utilisation de l'imparfait comme temps verbal – « Mon nom, c'était

⁵ La célèbre expression puisée dans le titre d'Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, est toute désignée ici.

Wawrow » – montre qu’il a fait sienne la prononciation francisée de son patronyme. Nous verrons plus loin que Jan sera influencé par cet exemple d’adaptabilité langagière qui lui est offert dès son arrivée. Entre-temps, sa sœur et lui vivent trois ans dans une région francophone du Manitoba, et retrouvent Jerzy dont ils étaient sans nouvelles depuis 1939. Mais Jan choisit ensuite de s’installer définitivement dans la province majoritairement urbaine et francophone de Québec, plus précisément dans le Plateau Mont-Royal, le plus grand quartier prolétaire de Montréal⁶. Il prendra la relève de Favreau qui se fait vieillissant, au sein du commerce d’alimentation.

Mentionnons que sur son lieu de travail au Manitoba, Jan a subi de la discrimination ethnique très violente, au point d’en avoir les mains mutilées, ce qui l’empêche à tout jamais de jouer de la musique. Puis au Québec, il rencontre une xénophobie plus sournoise chez les parents de sa fiancée. Ce sont peut-être ces traitements qu’il reçoit, différents mais cruels, qui conduisent « le Polak » (I, 549) à changer officiellement son patronyme : Pawulski, pour en adopter un à consonance franco-canadienne : Aucoin. Lori Saint-Martin, qui a étudié la question patronymique dans la littérature québécoise contemporaine, interpréterait cette renomination comme un « signe éclatant de [...] métamorphose identitaire » (162). Nous y percevons certes le désir de valider une nouvelle existence, mais nous y voyons encore davantage le besoin légitime de se faire accepter, voire la recherche de reconnaissance, dans une communauté qui dévalorise les traces polonaises ou étrangères. Nous n’y décelons, en tout cas, nulle réaction contre la généalogie paternelle. Il est tout de même à remarquer que l’initiative de Jan apparaît radicale, en ce sens qu’il va plus loin que son mentor, chez qui la modification onomastique – de Wawrow à Favreau – respecte la structure morphologique du mot et se limite aux aspects phonique et orthographique.

⁶ Non seulement les Polonais, en général, sont-ils « forts d’une riche tradition francophile », comme le signale Cousture pour conférer « toute sa vraisemblance à l’intégration simultanée de membres d’une même famille aux deux communautés linguistiques du Canada », mais les Pawulscy, en particulier, ont eu des gouvernantes françaises (I, 13).

En outre, en optant pour « Aucoin », Jan fait subtilement la promotion de son magasin, situé « au coin » de deux rues importantes du quartier. Aussi lui donne-t-il pour raison sociale « Aucoin », dont il affuble l'enseigne qu'arbore la devanture. Cet astucieux jeu de mots, qui exploite la configuration géographique de l'entreprise, en même temps que l'identité québécoisée de l'entrepreneur, apporte un avantage mercantile qui révèle les aspirations économiques de ce dernier. De plus, il incite à un commentaire linguistique : il assimile la préférence québécoise pour la locution prépositive « au coin de » (telle et telle rues), plutôt que pour la locution « à l'angle de », employée ailleurs dans la francophonie. Jan se dévoile ainsi perméable aux spécificités idiomatiques de la société d'accueil.

Son ouverture à l'altérité se vérifie également dans la sphère privée. Il épouse sa fiancée québécoise, dont naît le seul descendant Pawulski à être métissé, dans cette génération – comme il l'observera lui-même (II, 323). Il n'enseigne pas le polonais à son enfant et ne parle que français à la maison. Aux yeux de Jerzy, qui est son antithèse sur ce plan, il se comporte tel un dépatré acculturé, un néo-Canadien qui renie ses origines. Son aîné ne comprend pas que celles-ci relèvent de l'intime, chez lui; par exemple, Jan conserve tendrement les lunettes vétustes de leur père, telle une relique des plus précieuses investie de fétichisme. Toutefois, malgré leurs divergences notables, les deux frères recèlent des points communs assez prononcés : eux qui ont connu la disette pendant la guerre, exercent un métier relié à l'alimentation. Chacun occupe son bout de la chaîne : Jerzy œuvre dans le secteur primaire et Jan, dans le secteur tertiaire. Mais tous deux le font avec une ardeur et une ambition comparables, de sorte qu'ils en viennent à accroître de beaucoup les avoirs dont ils ont hérité : si Jerzy agrandira considérablement la ferme de son beau-père défunt, Jan achètera une vingtaine de magasins et un vaste entrepôt, en plus d'investir dans l'immobilier. À l'approche de ses quarante ans, il portera un regard rétrospectif sur leur évolution : « En voyant que mon frère avait des cheveux blancs, je me suis dit que nous n'étions plus de jeunes orphelins polonais accueillis ici après la guerre. Nous étions probablement devenus de vieux Polonais venus faire fortune » (II, 325).

Élisabeth, l’entre-deux

Élisabeth, pour sa part, trouve sa voie dans un domaine moins utilitaire et éminemment artistique. En Pologne, elle a acquis de brillantes compétences musicales : en interprétation, mais aussi en enseignement puisqu’en étant témoin des cours que dispensait sa mère, elle saisissait des stratégies pédagogiques. Une péripétie atteste le rôle capital que joue la musique pour elle. Immédiatement après l’exécution de leurs parents, Jan et elle, qui n’étaient qu’adolescents, ont fui Cracovie en catastrophe, à pied, sans biens ni argent. Dans cet état de survie, elle tenait à apporter violons et violoncelle, avec une insistance déraisonnable devant la désapprobation réaliste de Jan. La suite laisse croire que l’effort physique qu’elle s’infligeait ainsi était contrebalancé par un bienfait d’ordre mental : les instruments symbolisaient à la fois le patrimoine familial et la beauté artistique, et lui insufflaient une raison de vivre et de combattre.

On ne se surprend pas qu’au Canada, elle devienne professeure de musique, avec un succès qui lui attire une renommée. Elle commence doucement sa carrière au Manitoba, mais c’est à Montréal qu’elle donne sa pleine mesure, comme s’il fallait une métropole pour lui permettre de se déployer⁷. Talentueuse également en tant que directrice musicale, elle y fonde un ensemble à cordes auquel elle attribue un nom significatif : « Les Archets de Montréal ». Le complément toponymique traduit bien son sentiment d’appartenance à sa ville d’adoption. Élisabeth représente en cela un entre-deux, si on la compare à Jan qui va jusqu’à se choisir un patronyme français, et à Jerzy qui préserve fermement sa langue maternelle et sa culture d’origine.

Le sentiment d’appartenance observable chez Élisabeth s’explique peut-être par une conjoncture favorable : elle se taille une place dans l’élite musicale en même temps que se produit un essor culturel dans

⁷ Elle avait suivi Jan lorsqu’il s’était établi à Montréal, pour l’épauler à ses débuts. Puis elle y est restée pour enseigner à une enfant surdouée, qu’elle accompagne finalement jusqu’à l’âge adulte et dont elle fait une virtuose lauréate de concours prestigieux.

l'actualité québécoise. Comme le second tome de la fresque romanesque parcourt la décennie Soixante, elle assiste à l'érection du grand complexe La Place des Arts et aux prestations de l'illustre chef d'orchestre Wilfrid Pelletier. L'auteure fait ainsi interagir la culture de l'immigré et celle du pays hôte. La première est le fruit de la fiction, la deuxième relève de la réalité. Mais la première, la part fictive, s'inspire néanmoins d'une tradition avérée : l'apprentissage et l'amour de la musique classique chez les Slaves leur ont valu une réputation d'excellence.

Dans sa vie personnelle, Élisabeth entretient longtemps des rapports avec un médecin québécois. Il est cependant marié, ce qui rappelle au lecteur une relation triangulaire qu'avait vécue Jerzy en Europe, alors qu'il était épris d'une femme mariée. À dix ans d'écart, les mêmes remords accablent Jerzy et Elisabeth, dans leur situation adultère respective. Ils proviennent d'une puissante éducation religieuse qui a formé leur conscience morale. C'est une autre occurrence où correspondent les valeurs de l'immigré et celles du pays hôte. À cette étape, la société canadienne-française ultra-catholique n'a pas encore effectué son virage laïque et sa révolution des mœurs.

Après rupture, Élisabeth se lie avec un chef d'orchestre à la carrière rayonnante : tous deux vibrent de la même passion musicale. Cette fois, c'est un célibataire et un Américain d'origine polonaise, au contact de qui elle « se repolonise », comme le constate Jan (II, 323). Elle reconnaît la touche polonaise dans sa direction d'orchestre, elle se plaît à reparler polonais et à retourner à la cuisine polonaise. Le couple partage également un passé souffrant marqué par la guerre, c'est-à-dire par la terreur, la famine, le deuil de personnes chères... Voilà donc trois champs – la musique, l'identité polonaise et les traumatismes de la guerre – où convergent leurs sensibilités. L'amoureux enfin compatible a toutefois un « défaut », selon son propre mot : il est juif (II, 305). Cela ne les empêche en rien de s'épouser et de fonder une famille. En somme, après quinze ans de fréquentations avec un Québécois et son mariage avec un Juif américain d'origine polonaise, Élisabeth se situe résolument entre les deux pôles qu'incarnent ses frères : d'un côté, le « mal du pays » et l'idéologie de conservation en laquelle croit Jerzy (II, 247); et de l'autre

côté, l'ouverture sur la différence que défend Jan, intégré au pays d'adoption, « le pays des lendemains », comme il l'appelle lui-même (II, 201). Conséquent, ce dernier se sent presque dépaycé avec le renouveau polonais dans lequel baigne sa sœur, et il se fait accommodant pour la diète cachère de son beau-frère.

Tout compte fait, en regard de la thématique migratoire, la fresque romanesque *Ces enfants d'ailleurs* brosse un riche tableau en découpant trois manières nettement distinctes de s'implanter au pays d'accueil, selon l'adaptation dont font montre les principaux personnages. Elle fait pertinemment entrer en ligne de compte les stigmates psychiques que portent ces immigrants suite à leur expérience personnelle de la Seconde Guerre mondiale. Elle met en relief comment ceux-ci, chacun à sa façon, cherchent à transcender les relents de leur jeunesse douloureuse, par la vie adulte qu'ils se construisent avec résilience en terre canadienne – l'un dans le Manitoba anglophone et rural, les deux autres dans le Québec francophone et urbain. Leur posture post-traumatique se définit essentiellement dans une perspective spatiale, par leur rapport au territoire (« Il avait vu la terre violée, bombardée, gavée de morts. [...] La Pologne pouvait se consoler, Jerzy Pawulski reviendrait pour la soigner et l'aimer » – I, 204), et dans une perspective temporelle, par leur rapport au présent en fonction du passé historique et du futur virtuel (« Je n'ai pas envie de faire baver le passé sur le présent », confie Jan – I, 280).

Mais les valeurs qu'ils privilégient et leur capacité adaptative se trouvent de nouveau mises à l'épreuve quand leurs propres enfants, choyés et quelque peu revendicateurs, affirment leur adolescence. Ils en sont d'autant plus secoués que leur éducation reçue en Pologne était fortement imprégnée d'obéissance et de pudeur, et qu'au surplus, pendant plusieurs années, ils étaient « occupés à survivre » (II, 17). C'est maintenant l'exacte période où éclate la Révolution tranquille qui transforme le Québec, doublée de la révolution culturelle qui traverse l'Amérique du Nord. Se propagent alors la musique rock, la drogue et la libération

sexuelle. Le thème de la musique colore l'œuvre romanesque de part en part, pour que cet art translinguistique et universel entre tous, agisse comme un pont entre les peuples et entre les générations. Or, il devient soudain un lieu de choc culturel et de friction inter-générationnelle, surtout entre Jerzy et sa fille, une chanteuse populaire dans les deux sens du terme. Cependant la finale inattendue du roman aplanit tout conflit et élève la musique comme un point sublime de rencontre, au-delà des générations, des idéologies et des nations.

Bibliographie

Césaire, Aimé. *Cabier d'un retour au pays natal*. Montréal : Guérin, 1990.

Cousture, Arlette. *Ces enfants d'ailleurs*, t. I : *Même les oiseaux se sont tus*. Montréal : Libre expression, 2003 [1992].

Cousture, Arlette. *Ces enfants d'ailleurs*, t. II : *L'envol des tourterelles*. Montréal : Libre expression, 2003 [1994].

Saint-Martin, Lori. *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2010.

Savoie, Chantal. « Le succès d'une œuvre qui ne doit rien à l'improvisation ». *Nuit blanche* 68 (1997) : 34-38.

Poulin, Andrée. « Du plus simple au plus complexe ». *Lettres québécoises* 69 (1993) : 19-20.